

« Des mots, des mots, des mots! »

Chantal Hébert

Numéro 24, automne 1998

Traversées de Shakespeare

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041357ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041357ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, C. (1998). « Des mots, des mots, des mots! ». *L'Annuaire théâtral*, (24), 5–7. <https://doi.org/10.7202/041357ar>

Tous droits réservés © Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET), 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

« DES MOTS, DES MOTS, DES MOTS ! »

(*Hamlet*, acte II, scène 2)

Le présent DOSSIER de *L'Annuaire théâtral*, réalisé sous la direction de Leanore Lieblein, s'inscrit d'abord dans la foulée des trois journées d'étude consacrées à Shakespeare¹, organisées par la Société québécoise d'études théâtrales (SQET). Mais il se glisse d'emblée dans le réseau de résonances et de rappels de la place occupée par le dramaturge élisabéthain sur les scènes québécoises, dont on peut se faire une idée en consultant, entre autres, le DOCUMENT préparé par Gilbert David : « Shakespeare au Québec : théâtrographie des productions francophones (1945-1998) ». En 1988, trois productions à l'affiche suffisaient à qualifier le barde anglais d'« enfant chéri de la scène montréalaise », selon Lorraine Camerlain du moins, dans le numéro 48 des *Cahiers de théâtre Jeu*, consacré aux « Échos shakespeareiens ». Que dire, dix ans plus tard, alors que six productions de ses pièces (incluant des œuvres dérivées) sont au programme ? Sachant que tout est relatif et est question de point de vue, on peut penser que « l'auteur d'*Hamlet* [n'a pas été] un interlocuteur privilégié des praticiens québécois du théâtre... », comme le soutient Gilbert David dans la présentation de sa théâtrographie (p. 118). Pourtant, la consultation de son boîtier de fiches que nous avons ouvert et que nous présentons comme DOCUMENT, c'est-à-dire comme trace concrète de la recherche, laisse entrevoir que nous devons bien retrouver quelque chose de nous-mêmes dans Shakespeare... En cette fin de millénaire, alors que les anciennes valeurs porteuses sont en chute libre, Shakespeare serait donc l'un de ceux qui sont encore capables de

1. La première de ces journées a eu lieu le 17 mai 1996, au Château Frontenac (Québec), sous les auspices du Centre de recherche en littérature québécoise et la direction d'Irène Roy et de Rodrigue Villeneuve ; la seconde, le 9 novembre 1996, à l'Université McGill (Montréal), sous la direction de Leanore Lieblein ; la troisième, le 1^{er} juin 1997, au Monument-National (Montréal), sous la direction de Gilbert David et Yves Jubinville.

rassembler, de lier, de motiver ? Serait-il une valeur refuge, comme on dit en bourse, en ces temps incertains ?

Regroupés sous le titre « Traversées de Shakespeare », les articles du dossier ne s'inscrivent pas (Dieu merci !) dans la logique d'une analyse marchande de ce que d'aucuns ont appelé « l'industrie Shakespeare », plutôt florissante d'ailleurs ; ils participent d'une réflexion ouverte cherchant à frayer des passages au travers quelques œuvres et quelques problématiques. Ces études, inévitablement partielles et plurielles, au croisement des voies, redisent, si besoin était, que Shakespeare occupe et stimule toujours nos imaginaires.

Il ne suffit pas cependant que les textes du « génie universel » soient lestés d'histoire pour qu'ils soient efficaces, dynamiques, vivants, touchants, surtout lorsqu'ils sont portés à la scène, c'est-à-dire mis en bouche, mis en espace, mis en jeu. Si l'on ne sollicitait la mémoire collective que pour « se donner » de la culture, il y aurait bien peu de chances pour que s'affirment la pérennité de l'œuvre shakespearienne et sa prégnance en nous. Il importe donc que l'avènement de l'événement soit sans cesse réactivé. Or cette activation opère souvent par appropriation : passant différemment la rampe d'une génération à l'autre et d'une culture à l'autre, Shakespeare continue à passionner les auditoires. « Souviens-toi de moi », dit le roi mort à Hamlet (acte I, scène 5)... Sans nécessairement entendre dans ces paroles du spectre un appel de Shakespeare à la postérité, il faut reconnaître que le dramaturge anglais anime encore nos rêveries artistiques et habite encore nos mémoires².

Une pièce de théâtre, on le sait bien, est écrite pour être *jouée*. En un certain sens, cette constatation en forme de lieu commun sous-tend plusieurs textes de ce numéro 24 de *L'Annuaire théâtral* qui se rejoignent dans l'étude de l'art de toucher par la parole et de persuader par le discours. « Des mots, des mots, des mots ! » encore, oui, certes, mais convoqués différemment par les deux signataires de la section PRATIQUES ET TRAVAUX. À la lumière des rapports entre *pronuntiatio* et déclamation, Jeanne Bovet, dans « L'art de la déclamation classique », essaie d'imaginer ce qui permet le triomphe de la Champmeslé, tragédienne dont Racine tomba sous le charme de la voix. Inversement, Martin Mercier, dans « Rhétorique et mise en scène théâtrale », examine comment

2. Cette mémoire des planches qui affleure ici m'amène à souligner le cinquantième anniversaire de fondation du Rideau Vert et le trentième anniversaire de fondation du Théâtre Centaur qui, l'un et l'autre, ont accueilli Shakespeare.

l'antique discipline pourrait servir sinon de modèle, du moins de guide ou d'outil au metteur en scène contemporain, par le biais de l'*élocution* notamment.

La REVUE DES REVUES de langue française, sous la responsabilité de Rodrigue Villeneuve, et les NOTES DE LECTURE, sous la responsabilité de Marie-Christine Lesage, complètent ce numéro.

En cet aujourd'hui décrit souvent comme privé de points de repère, dans une société qui serait, dit-on, condamnée à l'errance, il est peut-être salutaire de penser qu'après quatre siècles Shakespeare est passé de Stratford-upon-Avon à l'ouverture démesurée des espaces planétaires. Nous proposons de voir la permanence ou le « retour » du dramaturge, c'est selon, comme un point d'ancrage offrant une possibilité parmi plusieurs de trouver de quoi s'assurer de la continuité du monde. Une chose est sûre, ce « trésor vivant », qui a franchi plus d'une frontière, s'est offert, s'offre encore et s'offrira à de multiples traversées, permettant à des êtres humains de se découvrir en commun des racines, des affinités et des passions avec tout ce que cela comporte de charge symbolique et réelle. Si Shakespeare emporte un réseau de liaisons, il emporte aussi un réseau de réflexions.

Chantal Hébert
Directrice

ERRATA

L'Annuaire théâtral, n° 23 (printemps 1998)

P. 15, note 5 : il faudrait lire Georges-H. Robert au lieu de Georges-H. Lévesque. C'est Georges-H. Robert qui a fait paraître *L'Annuaire théâtral* en 1908.

P. 81, note 13 : il faudrait lire que les Canadiens français ont eu l'occasion de voir Mounet-Sully dans le rôle-titre d'*Hamlet* en 1894 et non pas en 1984.